

cidentale de la Morée. Codrington commandait le contingent anglais, de Rigny le contingent français, Heyden était avec les vaisseaux russes. Ibrahim fut sommé le 22 septembre de ne plus rien entreprendre : « un seul coup de canon serait fatal » aux flottes ottomanes. Tout en protestant, le Pacha égyptien se soumit. Un mouvement suspect de sa flotte, de Navarin vers Patras, qui était cependant occupée par les Turcs, amena l'entrée des alliés dans le circuit même du golfe, où, dans la disposition d'esprit où ils se trouvaient tous, un choc était inévitable. Il se produisit en effet, le 20 octobre, sans qu'on ait jamais pu préciser les culpabilités. Les forces navales du Sultan avaient cessé d'exister au bout de quelques heures : 6.000 hommes gisaient au fond de la Mer¹.

Ce qui s'ensuivit fut l'indignation légitime de la Porte, des efforts diplomatiques pour l'apaiser, une série de déclarations énergiques du Tzar, et, finalement, la déclaration de guerre du 14 avril 1828.

Dès le 2 février, Capodistria était en Morée, qu'il trouva dans le plus triste état. La Grèce libre se bornait de fait à « Égine, Poros, Salamine, Éleusis et Mégare² », — et c'était tout. Ses chefs étaient réellement les Rouméliotes, qui occupaient, en perpétuelle discorde, Itschkaleh et Palamidi et dominaient Nauplie ; si Gouras était mort sur l'Acropole et si Karaïskakis avait terminé ses jours, les autres étaient encore vivants, et le vieux Kolokotronis, devenu ministre de la Guerre, absolu et irresponsable, avait été délivré pour aider contre Ibrahim. Il fallait calmer

1. Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, V, p. 237 et suiv.

2. Papadopoulos-Vrétos, loc. cit., I, p. 109.